

La série de polaroïds me revenait en tête plus précisément. Je me trouvais en face d'un de ces instants que la vie produit par millier. Je contemplais ces quelques secondes où l'on cogite si profondément qu'on oublie qu'on le fait; ces moments d'introspection intenses, mécaniques et involontaires, à l'allure futile - car la réflexion est souvent immobile et sereine - qui au fur et à mesure qu'ils s'égrènent, se succèdent, se complètent, se répondent d'un jour à un autre finissent par aboutir inévitablement à un changement de la vie elle-même. On tombe alors sur un déclic discret, au milieu de la réflexion, en faisant vagabonder nos yeux n'importe où, en laissant notre ouïe trainer au hasard dans la pièce. La révélation n'est pas toujours brutale et douloureuse, comme la caricature du génie, mais plutôt insidieuse. Elle n'a même pas de nom. C'est la répétition des sommeils, moteur de l'action subconsciente, qui lui en donnera un. Ce qui était un fil de pensées vagabondes, une envie floue, se convertira certainement en une action concrète, peut-être à notre insue, un beau jour. Je me trouvais en face d'un de ces instants que la vie produit par millier. A. réfléchissait profondément sur son canapé. Elle pensait aujourd'hui, elle serait probablement dans quelques jours, quelques semaines. Ses jambes étaient croisées au niveau des chevilles, comme toujours ses ongles de pieds étaient faits. Elle ne portait qu'un débardeur noir et une culotte rouge. Nous étions trois dans l'appartement. Hermès ne comptait que rarement, c'était la chaleur horrible de l'après-midi qui complétait le trio. Elle me mettait en nage et tentait de s'en prendre devant moi à ma copine, la charogne. La peau de A. ne brillait toujours pas, pourtant cela faisait déjà un moment qu'elle était avachie sur ce canapé brûlant. Cette léthargie semblait douce. Je n'oublierai jamais que la peau des filles est rarement salée. A. ne savait pas que mon objectif était de la prendre comme ça, seulement en photo, mais vicieusement. J'aimais seulement la voir ailleurs, dans sa forme d'intimité la plus exquise. Mon voyeurisme était prodigieux car je réussirais à la capturer alors qu'elle n'était même plus de ce monde.

A. avait une absence. Littéralement. Je n'avais pas besoin de ses yeux pour le savoir. D'ailleurs, ils n'étaient même pas dans mon cadre. Je me fiais seulement à ses ongles, de la main droite, qui ne s'arrêtaient pas de gratter sa joue non fardée, avec douceur. A son sourire aussi, qui même léger comme il était brisait l'horizontalité de ses lèvres. Il était la trace diffuse de son évasion. A. aimait être où elle était. Je savais qu'on y avait besoin d'elle. Je ne sais pas si elle préférerait ça à ma présence. Je pris la photo comme si j'appuyais sur une détente. Plusieurs fois. A. fut alertée, se rendit compte que j'étais dans la pièce avec elle, pris la pose comme elle aimait le faire. Je continuai mais ce n'étais plus pareil.

Les photos dans la pochette représentait A. quand elle baissait la garde, ce qu'elle était face à elle même. Mon raisonnement, en me levant brusquement et en lui mettant les photos dans la main avait été que si j'avais pris ces photos, c'est que je la connaissais. Elle me faisait confiance, je croyais. En y réfléchissant, rien n'était moins sûr car dès qu'elle m'eut remarqué, elle ne se replongea pas dans ses pensées. A la place, elle s'était offerte à mon objectif d'une manière qu'elle maîtrisait. Les mots de Joris s'insinuaient maintenant dans mon crâne car je pensai qu'elle avait joué un rôle.

A. ne répondit pas à la question "Tu penses que ces photos auraient pu être prises par quelqu'un qui ne te connaît pas?" parce qu'elle était absurde. On ne connaît jamais vraiment personne. Je l'avais capturé dans ses pensées. Elle seule saurait, et ce jusqu'à ce que le temps meure, à quoi elle pensait ce jour-là.

Je lui demandai, avant que l'on ne range cette boîte une fois pour toutes, si notre temps était compté. Elle répondit bien sûr qu'elle ne savait pas, que ça dépendrait de tant de choses.